

Septembre



Décembre 2025



Sommaire



Septembre — Décembre 25

- 4 [DOSSIER](#)
10 ans de créations habitants
Retour sur un cycle de projets ouverts et exigeants
- 8 [CARTE BLANCHE](#)
Marin Fouqué
Fragments en vrac d'un tabassé au sol
- 10 [AGENDA](#)
10 propositions pour le deuxième semestre 2025
- 12 [ENTRETIEN](#)
Gaëlle Bourges
Guillaume & Harold, nouvelle pièce dans la Collection tout-terrain
- 14 [CRÉATION](#)
Quartet, d'Alban Richard
Les pistes d'une pièce inspirée du Djing
- 18 [FORUM](#)
Déconnectons ensemble
Le 5 novembre, une journée sans numérique
- 19 [LE REGARD DE MARTIN ÉTIENNE](#)
- 20 [À SUIVRE](#)
François Chaignaud, nouveau directeur du ccncn

Dix ans de créations habitants

Pendant dix ans, les créations participatives ont charpenté le projet du ccncn en allant au plus près des habitantes et habitants et en s'adaptant aux spécificités de chacun des territoires travaillés – à Caen et en Normandie. Conçues par des chorégraphes, nourries par leur vision, leur écriture et les capacités de chaque participant, elles sont des moments de sociabilité et de création artistique. Surtout, ce sont de véritables pièces, intégrées à notre programmation et présentées au public comme telles. Retour sur un cycle de projets ouvert et exigeant, qui s'est conclu le 7 septembre dernier par la création *Dance Dance Dance*.

Dance Dance Dance.

↓
*Nothing Compares
2 U*, de Mickaël
Phelippeau (juin 2018)

→
Waving, du collectif
Inui (juin 2022)

En chiffres

14 créations habitants
45 artistes
510 participantes et participants
21 représentations
21 partenaires du territoire
887 heures de répétitions



Pensées comme l'une des incarnations les plus complètes d'un projet qui a mis au premier plan les relations entre territoires et habitants, l'émancipation et la visibilité de l'ensemble des corps d'une société mais aussi le dialogue et les liens intergénérationnels, les créations habitants ont été l'un des axes forts des mandats d'Alban Richard à la direction du ccn de Caen. Elles s'inscrivent dans le prolongement d'une réflexion ancienne du chorégraphe, qui avait déjà travaillé cette relation aux habitants dans les différents lieux auxquels il avait été associé jusque-là : le Théâtre Louis Aragon à Tremblay-en-France, la Scène nationale / théâtre d'Orléans ou encore Chaillot-Théâtre national de la danse. À Caen, il s'est agi non seulement de penser et déployer ces créations dans la ville mais aussi sur tout le territoire normand, souvent en partenariat avec ses scènes nationales. En dix ans, le public a ainsi pu découvrir les créations d'une dizaine de chorégraphes, à Caen ou à Cherbourg-en-Cotentin, Carrouges, Alençon, Rouen, à Saint-Côme-du-Mont dans le Parc naturel régional des Marais du Cotentin, à Genêts dans la baie du Mont-Saint-Michel ou encore sur la plage de l'île Tatihou. Sur une scène ou en plein air, ces pièces épousent des formes très différentes, aussi variées que le sont les écritures des chorégraphes qui les conçoivent et les groupes qui les interprètent, association par nature hétéroclite de volontaires prêts à s'engager dans une aventure humaine et artistique inédite.

Car tout se fait avec elles et eux. Chaque année, l'équipe du ccn présente un nouveau projet aux personnes intéressées et propose un planning de travail : en général six ou sept week-ends (le samedi après-midi et le dimanche toute la journée, où le repas

est partagé). L'inscription est gratuite et les participantes et participants s'engagent moralement à s'investir au long cours dans le projet. Car il ne s'agit pas d'une série d'ateliers de pratique artistique mais bel et bien de la création d'une pièce chorégraphique dont les contours sont, au moment de la présentation, volontairement mouvants. En 2017, Phia Ménard souhaitait ainsi travailler sur des questions écologiques liées à l'eau tandis qu'en 2018, Mickaël Phelippeau proposait d'imaginer un portrait du groupe. Chacun présente donc une première idée, des premières pistes, en se gardant bien d'imaginer a priori la forme finale de la pièce, puisque la danse va émerger depuis le groupe même. Or celui-ci est par nature composite et intergénérationnel, réunissant des personnes de 17 à 85 ans ! L'enjeu est que chacun y trouve sa place et puisse s'y épanouir individuellement. Charge au chorégraphe de trouver comment mettre en jeu les participants dans différents types de relations spatiales et rythmiques. *"Mais ce n'est jamais par un apprentissage mimétique, précise Alban Richard. L'idée est d'observer et choisir ce qui émerge du groupe pour le structurer."* Le processus de transformation ne fonctionne que s'il y a un épanouissement individuel au travers du collectif et le collectif ne s'épanouit que si chacun accepte de travailler à cette transformation et à cette création. Mais c'est aussi un exercice singulier et inédit pour les chorégraphes de travailler cette notion de groupe, puisqu'ils ont rarement – ou pour ainsi dire jamais – l'occasion d'écrire pour une quarantaine d'interprètes. Les idées et la matière s'accumulent vite au fil des six ou sept week-end de travail, à l'issue desquels deux représentations sont programmées.



←
Dance Dance Dance,
d'Alban Richard
(septembre 2025)

Les chorégraphes qui ont créé une pièce avec des habitants

- Nicolas Chaigneau
- Herman Diephuis
- Max Fossati
- Mélanie Giffard
- Claire Haenni
- Collectif INUI
- Phia Ménard
- Mathilde Monfreux
- Mickaël Phelippeau
- Mélanie Perrier
- Alban Richard



←
INSANE, d'Alban
Richard (juin 2016)

→
La Solidarité des ébranlés, de Mélanie
Perrier (mai 2019)



DANCE DANCE DANCE, BOUQUET FINAL

Pour clore les dix années de son mandat à la tête du ccncn et célébrer ce cycle de créations habitants qui l'ont ponctué, Alban Richard s'est associé aux chorégraphes Max Fossati et Mélanie Giffard pour imaginer une création grand format réunissant une centaine de participants. Pensée comme une série avec des épisodes chorégraphiques, *Dance Dance Dance* a pris la forme d'une randonnée de plus de 7 kilomètres, ponctuée d'arrêts sur différents sites de l'Ouest de la ville de Caen, au cœur de lieux que le public n'a pas toujours l'habitude de voir, comme le Jardin des Poètes, la place Venoise ou cette porte "secrète" dans le Jardin des Plantes – exceptionnellement ouverte pour l'occasion – conduisant au stade d'un collège via un parking. À chaque lieu sa création spécifique et sur-mesure, embarquant un nombre

différent d'interprètes pour des modes de composition chorégraphique propres. Clin d'œil à l'univers des séries, chacune des huit créations présentées ce jour-là débutait par la chanson *Dance Dance Dance* de l'artiste suédoise Lykke Li, en guise de générique, puis était organisée en quatre sections avant de se refermer sur une chanson homonyme (puisqu'il existe énormément de morceaux intitulés *Dance Dance Dance*). Au fil de la journée, une chorale de femmes de l'école de musique MEP de Bourguébus et la Fanfare demi-écrémée ont rejoint les interprètes et randonneurs, faisant monter de quelques degrés encore la température de cette chaude journée de fin d'été, conclue dans un champ transformé en immense piste de danse.

Avec son lot de surprises et son organisation au cordeau, *Dance Dance Dance* est à l'image de dix années passées à créer des œuvres

avec des habitantes et habitants : le fruit d'un engagement total de chacun, à commencer par les chorégraphes et l'équipe du ccncn de Caen. On peine à imaginer la logistique nécessaire à l'élaboration de plusieurs pièces avec une centaine d'habitants répartis en sept groupes, dont il a fallu organiser les répétitions puis les déplacements le Jour J. Beaucoup d'entre eux étaient d'anciens participants de créations passées ; d'autres se lançaient dans l'aventure pour la première fois. Toutes et tous étaient comme autant de notes d'une grande partition, dont les différents mouvements ont composé une symphonie énergisante, joyeuse et concernée.

Fragments en vrac d'un tabassé au sol

Nous avons donné carte blanche au romancier, poète et performeur **Marin Fouqué**, lauréat 2021 de la bourse d'écriture du ccncn, mise en place pour aider les auteurs et autrices à mener un projet à partir du champ chorégraphique ou d'un questionnement autour du corps et de ses représentations. Actuellement pensionnaire de la Villa Médicis, Marin Fouqué est ancien manutentionnaire, amateur de chant lyrique et de boxe anglaise, diplômé des Beaux-Arts de Cergy. Son dernier ouvrage, *Pente Raide*, en dialogue avec Samira Negrouche, a paru en septembre 2025. L'auteur propose ici trois *Fragments en vrac d'un tabassé au sol* inédits.

FRAGMENT #1

D'abord un premier, ensuite un deuxième. On dit que la boxe et l'écriture, c'est du pareil au même. Oui, on dit ça. Regarde comme il écrit, regarde, et comment c'est rythmé et comment c'est intense et comment y'a la langue et comment y'a le souffle et comment y'a les tripes, non mais vraiment, y'a pas à dire, qu'est-ce qu'il envoie, ses mots font mal, d'ailleurs les mots font plus mal que les coups, c'est bien connu, oui oui oui, c'est bien connu, il écrit comme il boxe, sa bagarre c'est la langue et la feuille c'est son ring.

Oui, on dit ça. On le dit même dans le plus grand des calmes. On est cons. Moi personnellement, en toute humilité et en ce qui me concerne, quand ça a débuté comme ça et même en me couchant de bonne heure, je n'ai jamais terminé un texte avec la tronche en sang. La nuque lourde, d'accord. Les épaules schlasses, parfois. Les doigts tendus – OK. Colonne tordue, c'est vrai. Mais pour le reste : aucune trace de sang.

Et même si je me force, et même quand je me pousse et même si je m'oublie totalement, entièrement, quand je pose un premier mot par exemple, suivi d'un deuxième pour ensuite me creuser le crâne sur le troisième, lui cherchant la tournure, la combinaison parfaite, la faille entre les mots et l'espace ténu que ça pourrait ouvrir, l'espace suffisant qui me permettra de mieux m'y engouffrer et débouler ainsi sur une phrase d'une évidence telle qu'elle créera la surprise, et même quand, soudain pris par le doute, cherchant la vérité profonde (celle cachée dans la phrase), je me mets à effacer de dix pressions d'index la touche SUPPR pour revenir en arrière, et que je me gratte la tempe, et que je me ronge les ongles, et que je me tords les noeuds, jamais, je dis bien jamais, je ne finirais la gueule en sang. On pourra le prendre comme on veut et surtout comme on peut, on pourra le tourner dans tous les sens, les mots ne feront jamais aussi mal que les coups.

C'est comme ça.

Alors, comme on a les bras ballants et qu'on est impuissants, on mystifie, on magnifie, on romantise. Et magnifier c'est pour les cons.

Pourtant. Il existe peut-être quelque part, un petit, un léger, un minuscule point commun. Ça se passe sous la table, ça se passe dans les pieds. Parce que c'est dans les pieds que ça commence. On croirait que ça commence dans les mains, mais c'est que du soubresaut, les mains, une sorte de rage-réflexe. Rien de plus complexe et trivial qu'une paume posée sur la plaque d'un four. Alors que les pieds, eux, les pieds. C'est dans les pieds que ça commence.

Si le premier pied avance, par exemple, alors le direct part. Et si le deuxième recule, alors l'uppercut s'enclenche. Et si le pied pivote, c'est pour faire rentrer le crochet, pas l'inverse non, pas l'inverse, jamais l'inverse, parce que c'est dans les pieds que se trouvent les personnes qui boxent et peut-être même celles qu'écrivent. Il faut regarder sous la table. Le reste, c'est de la danse.

Et je te parle pas d'une danse du genre comme par chez moi, organisées dans les salles des fêtes, toutes et tous en ligne, au pas, avec les femmes d'un côté et les hommes de l'autre, dans les cours de country mensuels où les fils de personne et les filles de tout le monde peuvent rêver à de beaux ceinturons et s'imaginer au States (les bouseux qui rêvent d'autres bouseux, ça c'est une drôle d'affaire, ça mérite réflexion), non.

Moi je te parle d'une danse plus sauvage et plus belle. De celles qui se font dans les yeux avec plus aucun rêve et juste assez d'espoir pour pouvoir tenir, oui, une danse un peu comme ça, un peu comme le tango mais avec plus de crachats et encore plus de morve et juste un peu de nerf, une danse de bêtes traquées qui posent délicatement leurs pieds, qui les posent de la pointe pour pas faire trop de bruit, qui posent précisément leurs mots pour faire courir les yeux, qui font une feinte du corps pour écraser son jab et qui cherchent le tapis comme on se jette sous un train. C'est ça.

FRAGMENT #2

Il faut les voir les bourges, il faut les voir gueuler. C'est un cri de joie autant qu'un cri de peur. Ils sont assis dans le carré or avec leurs bouches fines, leurs genoux sont rentrés et leurs polos ouverts et ils gueuleront comme ça jusqu'au petit matin. *Tue-le ! Tue-le !* ils gueulent, *Tue-le ! Tue-le !* ils gueulent, comme s'ils connaissaient quelque chose à la mort. Et, *Travaille-le ! Travaille-le !* comme s'ils avaient quelque chose à dire du travail. Dedans le ring, deux abimés de la vie qui bossent, deux fêlés du bocal qui s'enchaînent, deux boules de traumas qui se déchaînent. On est que des bêtes blessées de l'enfance.

Mais maintenant qu'ils sont arrivés-là, à l'endroit exact où les gauches et les droites tracent des lignes de fuites, maintenant qu'ils se tabassent la gueule comme ils peuvent sous les cris de la foule, il n'y a plus qu'à serrer les dents et, malgré tout ce bordel, se frayer un chemin.

C'est que l'enjeu est de taille. Il s'agit de connaître, ici et maintenant, celui qui couchera l'autre. L'homme qui aura battu l'homme. Et de tous temps.

On est en 1889 et c'est John L. Sullivan, le gosse de Boston. Un fils d'Irlandais donc quasiment pas européen. Il vomira au 46^e round avant d'éteindre Jake Kilrain au 75e.

On est en 1908 et c'est Jack Johnson, un noir. Un fils d'esclave, *le champion du monde coloré* comme ils disent. Il affronte pour la première fois un blanc, c'est Tommy Burns. Il lui fera voir la voie lactée au quatorzième round.

On est en 52 et c'est Rocky Marciano, un italo-américain donc à l'époque un mec presque noir, mais à force de bastos dans le torse de Joe Walcott, le voilà qui devient blanc, il venge les leucoderme alors l'honneur est sauf.

Ensuite c'est Cassius Clay, on est 67, Cassius Clay qui répète *what's my name, what's my name, WHAT'S MY NAME ?* au pauvre Ernie Terrell en lui rentrant des jabs. La réponse est Mohamed Ali, Cassius s'est converti quelques jours plus tôt à l'Islam, et pour les blancs ça c'est pire.

Après c'est Iron Mike (un noir avec un cheveux sur la langue amoureux des pigeons) et puis Tyson Fury (un gitan blanc mais si tu démnages sans cesse alors tu perds ta place) et puis Conor McGregor

FRAGMENT #3

Il n'est pas anodin que j'aime à ce point me faire démolir par d'autres hommes sur un ring. Non, vraiment pas. Quand je rentre dans la lumière, moi, quand l'arbitre me tire les gants pour voir s'ils tiennent et qu'il me tape les couilles pour voir si la coque, c'est jamais par plaisir. Jamais. Tout le monde le sait bien et même l'arbitre, ça se voit à son air. Il me regarde dans les yeux un temps, comme ça, y cherchant quelque chose, mais n'y trouvant rien, rien de méchant ou prédateur, il me tend son sourire, celui qu'on sert aux clodos qui nous demandent une clope. Alors je lui souris en retour, comme on dirait j'ai l'habitude, t'inquiète, faut pas t'en faire, et puis me glisse entre les cordes. On dit les noms, on annonce les coins. La foule hurle. Trop de lumières. Il y a ce type aussi, celui en face de moi, un jeune râblé du genre maçon avec ce truc dans le regard qu'on appelle la gagne et que moi je n'ai pas. Ensuite c'est la cloche, les cris, j'avance, une première gauche pour évaluer la distance, une deuxième pour la maintenir, suivie de son premier mouvement du bassin : esquive latérale suivie d'un puissant crochet

(un ancien plombier dans la cage, décidément les Irlandais) ou bien l'aigle Nurmagomedov (que des ados blessés, que des bêtes blessées de l'enfance) et puis ce blanc qui performe, on est en 25, ce blanc qui performe sur scène comme l'ado dans sa chambre, qui défonce le quatrième mur pour qu'on le regarde enfin, espérant que les mots transperceront une bonne fois pour toute le plafond parce que bientôt c'est demain et demain c'est le travail et le travail c'est la merde, vider Paris, ramasser ses poubelles et toujours, toujours, l'enjeu est de taille, parce qu'il s'agit de connaître ici et maintenant l'homme qui a battu l'homme, la plus belle bête blessée, le meilleur des pauvres, le vrai transfuge de classe, le transfuge par les poings, pas celui qui chouinera pour un mauvais regard ou un trop long silence mais celui à qui on lèvera enfin le gant pour rejoindre les bourges. L'homme qui a battu l'homme, et en tout temps.

Bien sûr, s'il se tient sage, on lui paiera un cigare. On lui offrira une bagnole. On lui mettra des manteaux sur le dos. En fourrures les manteaux. Et s'il est vraiment bon, on lui permettra d'ouvrir des cuisses (ça c'est la plus grande des largesses). Peut-être même qu'elles seront blanches, les cuisses.

Alors les bourges gueulent, les bourges sont contents. Ils gueulent polos ouverts, ils gueulent comme au PMU, ils gueulent comme au théâtre. Ou plutôt, comme ils aimeraient pouvoir hurler au théâtre, parce que hurler dans les tragédies grecques (quand Prométhée se fait bouffer le foie par exemple), ça c'est un truc qui les dérange. Parce que les bourges ont le goût pour les tragédies grecques mais encore plus pour les tragédies de pauvres. Voilà : ils ont le goût de la tragédie comme certains ont celui du voyage, et quand l'un est au sol et que l'autre est vaincu, ils sautent d'un bond de leurs chaises et frappent un coup dans le vide, émus qu'ils sont par le frisson, le petit frisson dans la nuque, et puis l'idée soudaine qu'il existe une issue, qu'il existe un destin, qu'il existe un mérite, avec cette certitude tout de même que dans tout ce chaos, par cette ultime cloche, l'ancien pauvre et nouveau riche aura pour ultime héritage, pour seul legs à ses gosses, celui de la sueur, celui des commotions. Alors ça les rassure.

C'est ça : le cri des bourges face à la violence, c'est un cri qui ne vaut rien.

du gauche, au foie, bien sûr. Ça rentre. Ça brule. Presque autant que son regard. Alors, genoux au sol, poing sous les côtes, je me relève et après c'est la suite, et elle est évidente. Je survis les rounds. C'est comme ça et dans le fond je m'en fous, ça n'a plus d'importance, strictement aucune importance, parce que ce que je recherche moi, c'est pas ça, c'est plus tard, juste un peu plus tard, quand son dernier coup tombera, que la cloche sonnera et que le râblé à la gagne évidente lâchera son regard. Voilà. C'est ça. Et, me prenant dans ses bras, torse contre son torse ; et, sa respiration haletante, mon front au creux de sa nuque ; et, nos souffles de concert, en parfaite harmonie ; et, nos thorax en sursaut, sur la même cadence – j'aurais la certitude. La certitude subtile mais palpable qu'un homme m'a enfin observé, regardé, vu, reconnu. Et démoli. Démoli. Démoli. Démoli. Démoli, comme aucun autre homme, avant lui, ne m'a jamais aimé.

Marin Fouqué – 2025

dim.
07/09

SPECTACLES
ET EXPOSITIONS

DANCE DANCE DANCE

Alban Richard,
Max Fossati,
Mélanie Giffard

S'inspirant de la
chanson éponyme
de Lykke Li, *Dance
Dance Dance* est un
événement unique
porté par le centre
chorégraphique
national de Caen
en Normandie,
pour célébrer 10
ans de créations
participatives.

↳ 10h30 à Caen



jeu.
25/09

SPECTACLES
ET EXPOSITIONS

Capsules

Millennial Academy,
sous le regard de
Nina Laisné

Les 14 artistes
réunis au sein de la
Millennial Academy
vous invitent
à découvrir les
traces d'œuvres
collectives et
hybrides, nées
durant cette année
exceptionnelle
de workshops,
de rencontres et
d'échanges avec
des artistes, des
chercheurs et des
intellectuels de
premier plan.

↳ 21h au Théâtre
des Cordes,
Comédie de Caen



jeu.
02/10

OUVERTURES
PUBLIQUES

Jonas Chéreau

Joie

Jonas Chéreau
travaille à un trio
chorégraphique et
musical irrigué par
sa joie et le rire. Un
acte de résistance
collective par la
danse, la farce, l'art
du contre-point,
la fantaisie et la
légèreté.

↳ 19h au ccn



sam.
04/10

SAVOIRS ET
SAVOIR-FAIRE

Pratiquer l'expo- sition

Visite commentée
suivie d'un atelier de
pratique avec Jonas
Chéreau autour
de l'exposition
Sommes-nous de
Marion Bataillard et
Nazanin Pouyandeh.

Avec l'Artothèque,
Espaces d'art
contemporain de
Caen

↳ 15h-17h à
l'Artothèque



jeu.
16/10

OUVERTURES
PUBLIQUES

Piny

ATRAVESSADA

En amont d'une
nouvelle création
qu'elle imagine
aux frontières de
la performance et
de la conférence,
la chorégraphe
portugaise Piny
travaille autour du
clubbing et de la
danse comme acte
résistance. Archives
vidéo, sonores et
photographiques
sont au cœur de ses
recherches.

↳ 19h au ccn



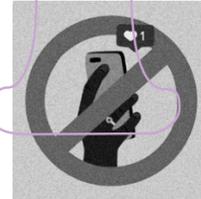
mer.
05/11

SPECTACLES
ET EXPOSITIONS

Journée sans numérique + présen- tation des activi- tés 2026

Dans le cadre
de ses journées
sans numérique,
l'équipe du centre
chorégraphique
ouvre grand ses
portes pour partager
avec chacune et
chacun différentes
activités - atelier de
pratique artistique,
jeux de société,
vinyles - avant
de présenter les
temps forts de ses
activités et de sa
programmation
2026.

↳ 14h-20h au ccn



sam. 08/11
dim. 09/11

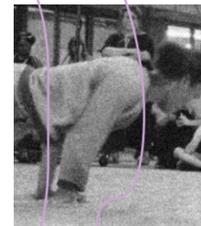
STAGES
WEEK-ENDS

Breakdance

Bruce Chiefare

Le chorégraphe
Bruce Chiefare
propose une
immersion dans
l'univers du
breakdance et vous
invite à découvrir
les fondamentaux
de cette danse.
Vous aborderez le
"top rock", les pas
de préparation des
breakers avant de
danser au sol, pour
traverser des notions
précieuses du hip
hop.

↳ 14h-17h (sam.)
et 10h-13h (dim.)
au ccn



ven.
28/11

SPECTACLES
ET EXPOSITIONS

La BIG FINAL PARTY

Déjà 10 ans... 10 ans
de programmation,
10 ans passés
ensemble ça se
fête ! A l'occasion
du départ d'Alban
Richard à la
direction du ccn,
une grande soirée
s'impose. Nous vous
donnons rendez-
vous pour une
ultime Big Party
pleine de joie et
d'émotion, alors
prenez date !

↳ au ccn



du jeu 04/12
au dim 21/12

SPECTACLES
ET EXPOSITIONS

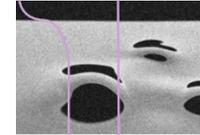
L'éternel retour

Guillaume Cousin

Dans une
atmosphère liquide
et visqueuse, le
visiteur se glisse
dans une œuvre
invertébrée qui
explore la généalogie
/ mémoire des
vertébrés.

↳ Exposition -
Parcours nuit,
mer. - dim. de 17h
à 21h au ccn

Dans le cadre de
l'interstice1000
et du Millénaire
de Caen 2025



jeu.
18/12

OUVERTURES
PUBLIQUES

Etienne Guilloteau & Claire Croizé, en collabora- tion avec Ictus

Béla

Pour l'horizon
2026, le duo ECCE
prépare une pièce
en collaboration
avec l'ensemble
contemporain
Ictus. *La Sonate
pour deux pianos et
percussions* de Béla
Bartók y donne le
la à cinq danseuses
et danseurs pour
explorer la puissance
du mouvement et de
la musique.

↳ 19h au ccn



SPECTACLES
ET EXPOSITIONS

Retrouvez toutes les informations (textes de présentation,
tarifs, photos) sur notre site ccncn.eu

OUVERTURES
PUBLIQUES

Le ccn accueille des artistes au travail sur leurs nouveaux
projets. Les ouvertures publiques permettent de découvrir le
travail en train de se faire. Entrée libre sur réservation.

STAGES
WEEK-ENDS

Le ccn de Caen vous propose régulièrement des stages le
week-end, ouverts à chacun-e pour expérimenter avec son
corps, au tarif unique de 20€.

SAVOIRS ET
SAVOIR-FAIRE

Avec la complicité de différents partenaires et acteurs du
champs culturel, le ccn de Caen initie des rencontres autour
d'autres disciplines et d'autres savoir-faire.

“Je ne pouvais pas créer un spectacle de 77 mètres de long !”

La Collection tout-terrain du ccn de Caen s'est enrichie cet été d'une quatrième pièce, *Guillaume & Harold*, acclamée au Festival d'Avignon.

Gaëlle Bourges s'est prêtée au jeu d'une commande autour de la tapisserie de Bayeux, en se pliant aux contraintes de la série : un spectacle tout public d'une durée de 30 minutes maximum, pour deux interprètes au plus, pouvant être présenté n'importe où ou presque, en intérieur comme en extérieur. La chorégraphe explique comment elle a conçu cette nouvelle création sur son terrain de prédilection, “les vieilleries”.



Comment avez-vous préparé l'écriture de *Guillaume & Harold* ?

Gaëlle Bourges — J'ai appliqué ma méthode habituelle : d'abord aller voir l'œuvre. Je porte une grande attention à ma première perception de l'œuvre et j'ai appris avec les années à laisser de côté ce que j'en sais déjà – si j'en sais quelque chose ! – car c'est souvent complètement faux. J'aime beaucoup l'idée fantasmée que l'on peut se faire de quelque chose de connu et que l'on n'a jamais vu, ce qui était mon cas avec la tapisserie de Bayeux. Sur place, je fais donc attention à mes sensations mais les données concrètes m'intéressent aussi : dans quel type de musée l'œuvre est exposée, comment on s'y rend, puis la distribution de l'espace, le type de sol, quelle odeur dans les salles, etc. Nous avons rendez-vous avec Martin Bostal, docteur en archéologie médiévale et chargé du développement muséographique du musée de la Tapisserie de Bayeux, mais avant nous avons pu faire deux visites coup sur coup : l'une avec l'audioguide pour adultes et l'autre avec celui pour les enfants. C'était important de plonger d'abord dans les images avant d'écouter Martin nous donner une immense somme d'informations historiques, techniques, scientifiques. Avant de quitter

le musée, maintenant fermé pour quatre ans, nous sommes passés à la boutique – un endroit que j'aime toujours beaucoup ! – pour jeter un œil sur les goodies, les jeux et livres. Les objets dérivés renseignent toujours beaucoup sur le rayonnement d'une œuvre et le type de public. J'en ai acheté quelques-uns, bien sûr. J'aime glaner le maximum d'informations sur une œuvre, qu'elles soient savantes, historiques, sociologiques ou commerciales et touristiques. C'est comme tirer plusieurs fils à la fois pour démêler une pelote de laine – le premier point d'appui pour la construction d'un spectacle étant souvent ma première perception du lieu, c'est elle qui donne la forme de la scénographie future. Je travaille à partir d'œuvres anciennes depuis une vingtaine d'années, et aujourd'hui j'ose faire confiance à ce premier sentiment. Pour la tapisserie de Bayeux, c'est la petite largeur et l'immense longueur qui sont frappantes, et le fait de marcher en tournant pour voir le tout, dans cette pénombre feutrée où les gens murmurent, couvrant même quelquefois la voix de l'audioguide. Ensuite, c'est la multitude de figures brodées qui impressionne – humains, architectures, mer, bateaux, arbres, chevaux – ainsi que les postures des personnages : ils

sont comme flottants, avec de longues mains sinueuses aux gestes précis et doux, alors que l'histoire racontée est extrêmement violente. La longueur impressionnante de l'œuvre a vite guidé mon choix de proposer un déroulé sous forme d'épisodes qui permettent de sauter quelques scènes en les résumant : on ne pouvait pas faire un spectacle aussi long que la tapisserie, soit 77 mètres !

Comment jouez-vous de la tension entre l'ampleur du récit de la tapisserie et les moyens limités qui sont le principe même de la commande ?

GB — C'est précisément cette friction-là qui m'intéresse. Le récit est annoncé comme une série Netflix. J'ai toujours beaucoup aimé les feuilletons – qu'on appelle “séries” aujourd'hui – notamment littéraires, comme il s'en faisait beaucoup au 19^e siècle. La narration – parfois déroutante pour un œil d'aujourd'hui – sur ces 77 mètres de tapisserie m'y a conduite : il y a beaucoup d'ellipses et certaines scènes ne sont pas figurées dans l'ordre chronologique, de sorte qu'il faut parfois revenir en arrière. Je m'amuse donc à montrer combien le temps n'existe que mentalement pour nous, spectateurs et spectatrices, lecteurs

ou lectrices. Dans *Guillaume & Harold*, on a reporté les ellipses de la tapisserie et certains épisodes sont racontés en entier, parfois d'un seul geste, mais à d'autres moments, le temps se dilate et suspend ce qui est en train de se passer. Pour mener à bien le récit, les deux interprètes ont à leur disposition des dizaines d'objets ou figures en carton qu'ils manipulent en direct : boîtes, chevaux, faucons, arbres, bateaux, barbecue avec cochon, brochettes, etc.

Quels rapports entretiennent dans la pièce le récit et le mouvement ?

GB — Le récit est délivré par une voix off : celle d'une narratrice qui fait figure de “guide” de la tapisserie. Mais cette voix est coupée, dans son rythme d'énonciation lente, par une sorte de dialogue qui fait entendre deux autres voix commentant l'action de façon assez saugrenue. La plupart du temps, le récit arrive en dernier dans mon travail de création : la partition d'actions chorégraphiques est créée bien avant le texte. Les actions ici sont simples : les deux interprètes, Camille Gerbeau et Pedro Hermelin Vélez, arrivent avec une grosse boîte en carton, à l'intérieur de laquelle il y a toute “leur” tapisserie : tous

les éléments grâce auxquels ils vont faire apparaître les images sont en effet dans cette boîte, et ils vont les déplier au fur et à mesure des épisodes. À la fin, ils remballent tout et sortent. C'est un geste très simple. Et pourtant il y a une complexité – et une tension – entre le fil que déroulent les actions des performeurs et le fil de ce qui est raconté en voix off, qui peut énoncer quelque chose qui va avoir lieu ou bien qui a déjà eu lieu : frictions de temps, mais aussi frictions de sens, entre ce qu'on entend et ce qu'on voit.

La musique entretient-elle aussi ces rapports de friction ?

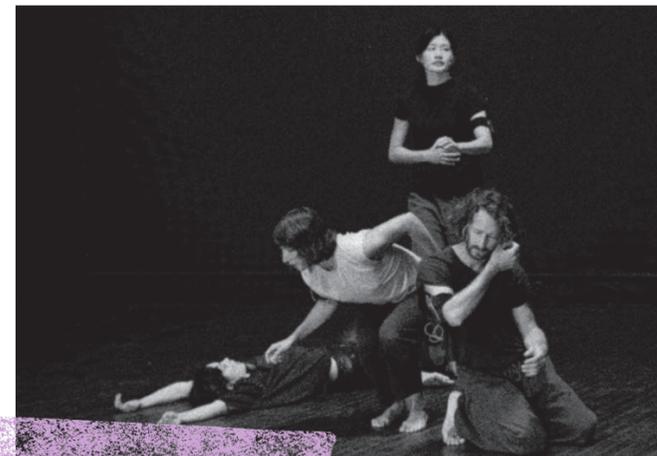
GB — J'ai choisi d'utiliser des musiques du 11^e siècle – époque de la conquête de l'Angleterre par Guillaume, et plus précisément des extraits d'un cycle de chansons composées par Boethius, intitulé *Songs Of Consolation*, exhumées il n'y a pas longtemps. Les musiciens ont tenté de retrouver les sons de l'époque et je trouve le résultat très beau. On entend trois morceaux originaux de Boethius, mais j'ai également demandé au compositeur Stéphane Monteiro, alias XtroniK, avec qui je travaille régulièrement, de les transformer en longues nappes électroniques qui sous-

tendent la pièce tout du long, à l'instar d'une ligne de basse. De façon plus inattendue, un tube du groupe suédois ABBA se glisse aussi dans la pièce. J'aime laisser libre cours aux associations libres : si on est attentif au travail de l'inconscient, certaines choses s'invitent d'elles-mêmes, sous forme de rêve, de soudaine réminiscence, etc. C'est le cas pour le morceau d'ABBA : c'est une référence, dans la tapisserie, au roi de Norvège Harald III, qui a convoqué dans mon esprit le célèbre groupe de pop scandinave. Je ne pensais pas du tout à ABBA en entrant dans le musée de Bayeux la première fois ! Mais je trouve intéressant d'autoriser les irruptions anachroniques, sans pour autant manquer de rigueur sur les faits historiques – ce qui m'importe beaucoup. Les associations libres permettent de créer des connexions : plutôt que de lancer une seule pierre dans l'eau en espérant qu'elle produira des ronds concentriques, j'en lance plusieurs, en priant le hasard que ces ronds viennent rencontrer d'autres ronds – ceux produits par les imaginaires des personnes présentes dans le public.

Alban Richard / Simo Cell Quartet

Pour sa nouvelle création – dont la première aura lieu en décembre à la Comédie de Caen – **Alban Richard** se penche sur la formule du quatuor, addition de quatre solistes dont les partitions coexistent. Dans une pièce irriguée par la vélocité et le dynamisme du Djing, le chorégraphe travaille au remix des paroles et des mouvements : reprendre, citer, coller, détourner, accélérer, ralentir, répéter, déformer en scratches, syncoper en micro-césures. En jeu, l'idée d'un corps très habité, traversé par des états contraires. Alban Richard dévoile ici les pistes qu'il a empruntées et explorées pour *Quartet*.

↳ *Quartet*, d'Alban Richard / Simo Cell, les mardi 9 et mercredi 10/12, 20h au Théâtre des Cordes, Comédie de Caen - CDN Normandie



↑
Chihiro Araki,
Anthony Barreri,
Zoé Lecorgne,
Aure Wachter

FLOT DE TEXTES

“Le matériau textuel vient d'endroits très différents, de chansons, d'entretiens filmés, de morceaux techno sur lesquels on a fait beaucoup de cut-up et d'assemblages presque abstraits ou qui, au contraire, convoquent des choses très quotidiennes. Des entretiens menés par le photographe américain Mark Laita pour sa chaîne YouTube *Soft White Underbelly*, nous avons gardé des tics de langage, des “*You know*” ou “*I don't know*” que nous avons injectés dans les boucles rythmiques enregistrées par Simo Cell. C'est donc une sorte d'appropriation de beaucoup de sources différentes qui viennent se mélanger, se mixer, se mériter pour former une matière singulière.”

DISSOCIATION / JUXTAPOSITION

“*Quartet* vient d'une envie de travailler à nouveau sur la dissociation entre d'un côté des partitions très écrites, posées, et une grande liberté corporelle de l'autre. L'enjeu était donc dans cette sorte de juxtaposition entre une partition rythmique très forte – une musique techno rectiligne sur laquelle les interprètes déposent des boucles de textes, ce qui suppose de travailler la colonne d'air – et une pratique corporelle qui est dans une relation à ce qui émerge du corps, un jaillissement de choses non pensées, non voulues.”

MARK LAITA

“Avec son projet *Soft White Underbelly*, Mark Laita mène depuis dix ans un travail de documentation, d'archivage, de portrait, où il donne la parole aux oubliés de la société américaine et plus singulièrement à des personnes du quartier de Skid Row à Los Angeles où il y a énormément de drogues, de personnes sans domicile, de travailleurs du sexe, de gangs... Ses entretiens prennent la forme d'un plan séquence de 10 à 40 minutes, où il pose toujours les mêmes questions, selon un protocole bien rôdé, offrant ainsi aux personnes interrogées un moment qui relève parfois d'une mini-séquence de thérapie, mais sans thérapeute. Elles se livrent sur leur endroit d'addiction, leur endroit de folie parfois, de désespoir. Mais ce n'est pas tant l'aspect sociologique qui m'a intéressé dans ce travail, que ce qui émerge des corps de façon inconsciente, cette multiplicité d'états, d'émotions, d'humeurs, qui peuvent changer d'une seconde à l'autre, parfois de façon chaotique. *Quartet* se focalise sur la façon dont les performeurs travaillent à faire émerger d'eux ces inconscients.”



← Chihiro Araki

ROBOTS APRÈS TOUT

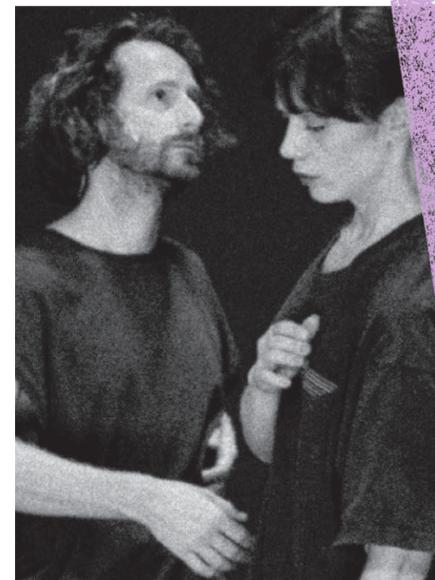
“L’écriture chorégraphique est assez ouverte. Elle se fait par imprégnation de pratiques et joue sur un ensemble de contraintes et conditions de réalisation : amorcer des mouvements et les stopper, ne jamais juger ce qui vient, développer une attention à l’inattendu, s’obliger à ne jamais répéter ou – à l’inverse – à se répéter. Je travaille aussi les relations d’observation aux autres : Qu’est-ce que je copie des autres ? Quelle énergie, quels rythmes, quelle humeur, je fais circuler à l’intérieur du quatuor ? Et au fur et à mesure, ce corps qui semble très ou trop vivant, chaotique mais libre, vient – sous l’effet des différentes contraintes – se robotiser jusqu’à devenir une espèce de chose presque mécanique. Une mélancolie naît de cette automatisation.”

RHAPSODIE TECHNO

“La forme de *Quartet* épouse celle d’une rhapsodie, qui travaille la question de la rythmicité, avec des modules identifiables, mais où l’on peut aussi passer d’un moment dramatique à quelque chose de plus descriptif ou fictionnel, simplement par un petit glissement de tonalité ou de rythmique. Cette forme rhapsodique – sur laquelle a travaillé le musicien Simo Cell – nous permet ainsi de traverser des humeurs, des émotions, des relations aux performeurs différentes. Au fil de la pièce, le regard sur les corps se transforme : il peut être en empathie ou en ironie, jusqu’à trouver une certaine mélancolie.”

DJ

“La musique a été enregistrée par le DJ et producteur Simo Cell comme un seul et même mouvement, une grande forme qui se déploie et ne s’arrête jamais – une rhapsodie, donc – sur laquelle les interprètes déroulent. C’est un travail de timing, de pulsation, de vitesse, de texture, de matériaux en fonction des moments. *Quartet* met aussi les corps à l’épreuve des techniques du DJ : enrouler, dérouler, bugger, la fonction repeat, les micro-césures. Nous sommes dans une zone entre la musique minimaliste américaine, la techno ou la musique de Bernhard Lang, compositeur autrichien de musique d’avant-garde, qui travaille le micro-canon et le reverse. Tous ces éléments viennent aussi se poser sur les corps. Comme dans *Sentimental Landscape* ou *Come Kiss Me Now*, cela m’intéressait de travailler la notion d’endurance par rapport à la colonne d’air et la façon dont on peut impliquer un corps dans une pratique d’émission vocale, texte ou chant. Ce sont deux choses qui doivent se gérer simultanément : le cerveau de l’interprète doit gérer en même temps les repères musicaux, ce qu’il a à dire, son débit, et le travail corporel.”



↓ Anthony Barreri et Aure Wachter

Quartet : sources, influences, rêveries



La Goony Chonga & Safety Trance
Attitude (single)



Gabber Modus Operandi
PUXXXIMAXXX (album)



Kali Malone
Living Torch (album)



Steve Reich
City Life (album)



Lyra Pramuk
Hymnal (album)



International Chromies Vol. 12
(compilation)



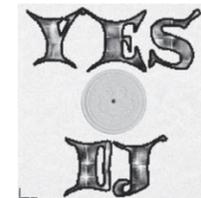
Teddy Jackson
BMB (THE HYPERMIX) (single)



Jahanam & DJ HAYDN
Trapped By Proxy (EP)



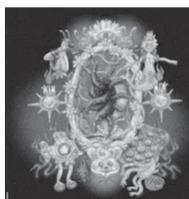
SOPHIE
Oil of Every Pearl's Un-Insides (album)



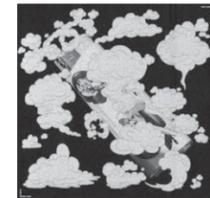
Simo Cell
YES.DJ (EP)



Simo Cell
Simo Live Cuts I (album)



Simo Cell
Cuspide Des Sirènes (album)



Simo Cell
FL Louis (EP)

Déconnectons ensemble

Le mercredi 5 novembre, l'équipe du ccn va vivre et faire vivre au public une journée sans numérique. Moments conviviaux, temps d'échanges et de pratique artistique ponctueront une journée symbole d'une réflexion au long cours engagée autour des questions d'adaptabilité et de réduction des impacts écologiques de nos activités.

Écologie de la relation. C'est l'un des enjeux qui ont animés l'équipe du ccn ces dernières années, en lien avec une réflexion et un engagement de longue date sur les questions environnementales. Parce qu'elle cristallise nombre de ces questionnements, la notion de "renoncement" s'est trouvée au cœur de deux journées de réflexion, organisées avec le Bureau des Acclimatations, organisation œuvrant à la soutenabilité écologique des activités culturelles, sportives et touristiques. À quoi peut-on renoncer dans notre quotidien professionnel et comment cela peut déplacer – pour le meilleur ! – nos usages, relations et compétences ? Dans le cadre de cette expérimentation d'un renoncement, l'équipe a choisi de se passer du numérique le temps d'une journée – appelée à se renouveler. Ses objectifs sont doubles : renforcer la robustesse du lien et du collectif et adapter son fonctionnement aux enjeux environnementaux en travaillant à la réduction des impacts de son activité.

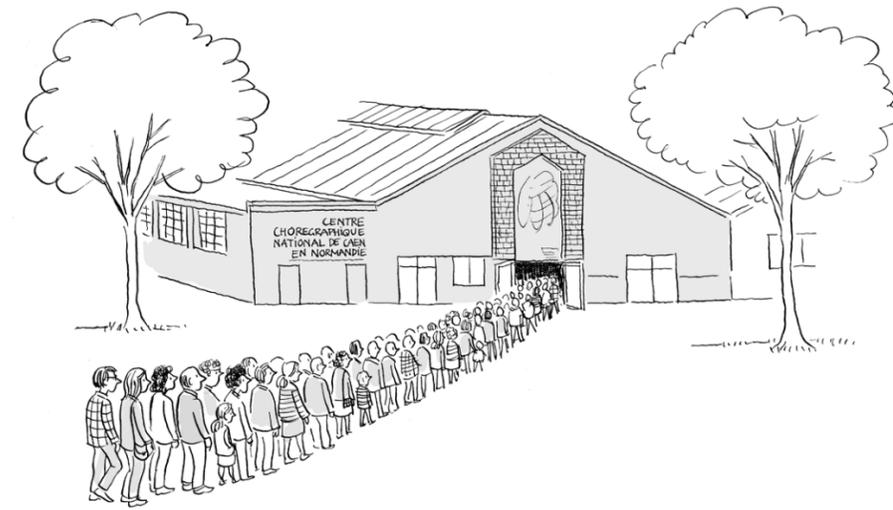
Pour les équipes. Ces journées sans numérique impliqueront en premier lieu les équipes du ccn, qui pourront par exemple se réunir autour d'un travail sur ses archives, d'un projet d'inventaires avec le service technique, d'activités manuelles qu'on ne prend plus assez le temps de mettre en

œuvre... en somme tout ce qui peut être réalisé quand des personnes prennent place autour de la même table, dans la même pièce. Mais cette volonté de privilégier l'échange et les interactions IRL (In Real Life, dans la vraie vie) ne se limite pas à une organisation interne et l'équipe a souhaité partager cette journée avec le public et ses partenaires.

Pour le public. Le mercredi 5 novembre, de 14h à 20h, les différents espaces du ccncn seront ouverts autour de différentes propositions liées à nos activités mais pas seulement : nous souhaitons avant tout privilégier la relation humaine et le lien à notre environnement. La cafétéria accueillera ainsi des jeux de société engageant le corps, en accès libre. Au menu également : un atelier de pratique corporelle et vocale, un temps dédié à la danse au son d'une sélection de vinyles et une présentation de la programmation 2026. Tout ceci sans numérique, écran, ordinateur, téléphone ou wi-fi.

Flyers. Le détail des activités de cette première journée sans numérique sera dévoilé sur des flyers dédiés, disponibles dans la ville au début de l'automne. Guettez le programme et rejoignez-nous le 5 novembre !

↳ **Présentation de la programmation et des activités du premier semestre 2026**, le mercredi 05/11, 19h au ccn



Voir Danser Parler :

Édité par le centre chorégraphique national de Caen en Normandie
Halles aux granges, 11-13 rue du Carel,
14000 Caen

+ d'infos, tarifs et réservations en ligne sur notre site internet :
→ ccncn.eu

Retrouvez-nous sur :

f @ccn.caen.normandie
@ccn_caen
@ccncaennormandie

Direction de la publication : Alban Richard & Catherine Meneret

Rédaction en chef : Vincent Théval

Coordination et relecture : Aurélien Barbaux

Photographies : Donatas Bielkauskas (page 10), Guillaume Cousin (page 11), Johan Julien (page 11), Vera Marmelo (page 10), Laurent Poleo Garnier (page 20), Yvan Poulain (page 10), Agathe Poupény (couverture et pages 3, 6, 13, 14, 15 et 16), David Samyn (page 11), Wandrille Sauvage (page 10), Marcos Simões (page 10), Alban Van Wassenhove (pages 4, 5 et 7)

Dessin : Martin Étienne (page 19)

Conception graphique : Murmure

Impression : PCL Print Conseil Logistique SA (Suisse)

Tirage : 5000 exemplaires

Licences d'entrepreneur de spectacles N°1 L-R-21-9119 / L-R-21-9120 ; N°2 L-R-21-8431 ; N°3 L-R-21-9022 — Le centre chorégraphique national de Caen en Normandie est subventionné par le Ministère de la Culture – DRAC Normandie, la Région Normandie, la Ville de Caen, le Département du Calvados et le Département de la Manche.

François Chaignaud

à la direction du Centre chorégraphique national
de Caen en Normandie



↳ Le 1^{er} janvier 2026, François Chaignaud succèdera à Alban Richard à la direction du ccncn. Chorégraphe, danseur mais aussi chanteur, écrivain et artiste de cabaret, il mène depuis 2004 un parcours multiple en créant des formes naviguant entre les registres et les références. Diplômé d'histoire, François Chaignaud développe un important travail de recherche pour nourrir ses créations, souvent signées en dialogue avec d'autres artistes. Son projet pour le ccncn se fonde sur un art de la pratique, la vision d'une danse capable d'investir tous les contextes et un dialogue avec l'histoire des danses, qu'elles soient pensées pour la scène ou pour la fête. Il souhaite se placer en résonance avec le patrimoine et les histoires du territoire normand mais aussi contribuer au renouveau contemporain du cabaret.